

PETIT COURRIER DES DAMES  
PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Le costume en laize de laine est d'une simplicité charmante. On ne peut lui reprocher le luxe du tissu, puisque ce tissu est en laine; non plus que d'être trop surchargé de draperies, puisqu'il en est absolument dépourvu.

Ce charmant et gracieux costume est destiné à la ville; il a eu cependant les honneurs de la soirée donnée, par madame la baronne J de L\*\*\*, le lundi de Pâques. En voici la description exacte, pour celles de nos lectrices qui voudront, peut-être, l'imiter.

La jupe en faille, avec trois volants froncés en laize de laine — le premier dépassé par l'indispensable plissé frisant — est couverte par une jupe en laize de laine froncée à la taille, et qui forme comme un grand voile enveloppant et tombant droit. Derrière, une ceinture à longs pans en ruban de moire. Le corsage, en faille, est à pointe et garni de laize de laine disposée comme les devants

arrondis d'une veste flottante; la manche, en laize, est arrêtée au coude.

Eh bien! ce costume qui était noir, puisqu'il est pour la ville, est, en laize crème, tout simplement ravaissant. Nous nous sommes laissé dire par de jeunes



CHAPEAUX D'ENFANTS ET DE FILLETES

Modèles de mesdames Delerablée, 16, passage des Princes.





femmes qui faisaient l'ornement du joli salon mauresque, que ce costume, quoique clair, sera porté au bois, à pied comme en voiture, qu'on le verra aux Champs-Élysées, à l'exposition de peinture, aux courses, partout enfin où l'élégance est autorisée. Après avoir fait les beaux jours du printemps parisien, il deviendra *rural*; il est si solide qu'il ne craindra ni les ronces ni les épines. Et puis, cette laize se nettoie comme un gant; elle a donc tout pour plaire.

Outre la laize de laine crème et noir, il s'en trouve de couleurs marron, écarlate, marine, qui font bon effet, mais nous leur préférons les deux premières. Cependant, mesdemoiselles Vidal, qui ont créé le joli costume que nous venons de décrire, tirent un parti charmant de la laize de couleur, soit qu'elles la combinent avec un tissu de laine beige, soit qu'elles fassent un genre camaïeu qui a bien du genre.

Ces demoiselles emploient pour les costumes de ville demi-habillés, le poil de chèvre uni et celui brodé de pois en soie. Cette ancienne étoffe a du soutien comme l'alpaca, et convient aux façons à double jupe non drapée, là où les tissus mous et flasques ne pourraient convenir. La garniture est en dentelle de laine; des entre-deux, posés diagonalement, zèbrent joliment une seconde jupe relevée modérément. Enfin, il y a mille manières de la disposer et d'en tirer un parti charmant; il faut s'en rapporter, pour cela, à mesdemoiselles Vidal. Les étoffes à la mode, que nous avons vues chez elles, et qui sont destinées à des costumes de soirée et de ville sont : l'étamine à rayures de velours crème sur crème, céleste et castor sur fond écarlate.

Ces étoffes, un peu à jour, nécessitent un dessous de soie, mais grâce au prix minime de certaines soieries, cette élégance est permise même aux plus raisonnables. Le tissu-dentelle, le tissu-épervier et la toile d'araignée sont employés pour le costume journalier, ainsi que la toile d'emballage à larges rayures éteintes. De toutes ces originalités, mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu, font de gentils costumes, gracieusement façonnés et allant à ravir. La coupe du corsage cambre la taille, et l'ouvrage est toujours si soigné, qu'on ne trouve rien à critiquer.

On continue à porter la tournure accentuée; mais elle doit avoir, pour soutenir la jupe droite, une courbe arrondie assez prolongée. Cette jupe exige un juponnage parfait; elle ne doit ni faire ballon ni plaquer, tandis qu'avec la jupe couverte de draperie et d'une tunique bouffonnée, bien des imperfections peuvent se dissimuler.

Le jupon-tournure de madame M. Bordereau, rue du Sentier, 32, est taillé en vue de nos costumes printaniers et de leurs nouvelles façons. Il est élégant, pratique et soigné dans tous les détails, qu'il soit en satin, en surah, ou en simple nanzouck garni de broderie anglaise; il tient lieu de jupon de dessus, grâce au demi-jupon qui recouvre, derrière, la tournure et les aciers et que l'on couvre et garnit de volants plissés ou froncés, de bouillonnés, etc. Dans le bas, un fouillis de balayeuses plissées rehaussées de dentelles, soutient le costume.

En satin ou surah noir, ce jupon est élégant et facile à porter; en surah bleu, en faille ou surah crème, il est d'une grande recherche; en alpaca noir garni de velours, il convient aux personnes qui désirent être à

la mode, sans luxe; en nanzouck, il est, pour les jeunes femmes et jeunes filles, le complément de la toilette d'été. Madame Bordereau a inventé une infinité de petites tournures, dont les formes sont en harmonie avec nos diverses façons; elles se font en toutes sortes d'étoffes et sont vraiment très commodes.

Cherchons maintenant s'il y a quelques petites modifications dans les formes des divers objets composant la toilette. On s'emprisonne toujours les pieds dans la botte et le soulier à la poulaine, sans obtenir qu'il soit, pour cela, plus gracieux ni plus aristocratique. On continue à se donner des névralgies avec la minuscule capote, qui perche sur une coque du huit ou sur le sommet du casque; on consent, presque sans révolte, à se laisser étrangler dans le col officier, considérablement plus haut que celui de ces messieurs; on accepte que l'on vous fasse la taille plus longue qu'elle n'est, quitte à rompre l'harmonie de la nature; donc, rien de changé depuis cet hiver.

Les bas seront toujours assortis au costume, unis ou brodés de fleurettes; ceux à jour, réservés pour le soir; le soulier demi-montant lacé et aussi boutonné, et la botte mordorée ou en chevreau glacé pour la toilette de visite.

Le gant de Suède de couleur foncée, s'il n'est pas de nuance naturelle, sera Mousquetaire et se perdra dans la manche au lieu de l'emprisonner, ce qui ne se fait plus. Le gant belge ou de Turin à manchette ronde évasée, se porte couramment; cette peau épaisse nous paraît bien un peu chaude pour la saison; mais demandez donc à la mode d'être logique! Acceptons ces petites erreurs de peu d'importance, et réservons nos critiques pour les modes excentriques et de mauvais goût qui peuvent parfois porter préjudice à la femme comme il faut qui les adopte.

CORALIE L.

#### CHAUSSURES DE LA MAISON POIVRET

M. Kahn, successeur, 61, rue Montorgueil, Paris.

Nous répéterons ce que nous avons dit dans les *Visites des Magasins* du 1<sup>er</sup> mars : que la maison Poivret a des chaussures de luxe d'une grande élégance et qui vont à ravir; des chaussures pour la course, dans lesquelles le pied, tout en étant soutenu, est parfaitement à l'aise. La botte claquée en maroquin, d'une forme irréprochable et qui coûte 12 fr. 75 c., est la botte adoptée par les membres du Walker's Club, dont fait partie la duchesse de Chartres. La botte Comtesse de Paris, grand succès, à petits boutons, coûte 14 fr. 75 c.; elle est en chevreau mat. La Belle Marguerite en chevreau piqué blanc, à 21 fr., mérite à tous égards, d'être signalée. M. Kahn, successeur de M. Poivret, tient à ce que la chaussure la plus simple soit aussi soignée que la chaussure la plus élégante. Les mamans trouveront pour leurs fillettes et leurs collégiens, des souliers cousus et inusables. Pour les enfants, la botte en maroquin double et cousue coûte 7 fr. 75 c.; et pour la fillette, 8 fr. 75 c. Les prix modiques des chaussures de la maison Kahn ont pour cause l'installation très simple, quoique confortable, des magasins qui sont situés au fond d'une cour, rue Montorgueil, 61. Le catalogue des chaussures d'été est terminé, on peut donc en faire la demande.



HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix.

Nous donnerons aujourd'hui des renseignements généraux sur les cosmétiques dont il faut faire usage en ce moment, et qu'on peut employer en toute confiance, puisqu'ils portent la signature de M. Guerlain. Beaucoup se conservent indéfiniment; cette qualité est propre à bien des cosmétiques manipulés dans le laboratoire de M. Guerlain. C'est la crème de fraise, délicieux cold-cream; c'est la lotion de Guerlain qui rafraîchira le teint et enlèvera les traces des veilles prolongées de l'hiver; c'est l'eau de Benjoin, l'eau de Chypre. Pour les mains, le savon Sapocéti, la pâte de velours, la pâte d'amande en poudre aux fleurs de Montpellier et la grenadine qui s'emploie aussi pour le visage.

L'eau de Cologne Impériale russe est parfaite, et les alcools supérieurs employés dans sa composition la font blanche et limpide et lui conservent indéfiniment son parfum. Les extraits d'odeurs en vogue sont le Bouquet Alexandra, Impérial russe, Héliotrope blanc, Fleurs nouvelles, Parfum de France, Héliotrope et Violette. Les sachets pour le linge l'embaument des plus doux parfums, et au un ne fatigue la tête.

\*\*\*

MACHINES A COUDRE DE LA COMPAGNIE FRANÇAISE

Maison H. Vigneron, 70, boulevard de Sébastopol.

Les excellentes machines de la Compagnie Française ne cessent d'attirer l'attention des jurys des expositions qui ren-

dent justice à l'inventeur M. H. Vigneron, en lui décernant les plus éclatantes récompenses. Les Écoles professionnelles ont adopté spécialement la machine n° 2. — Le travail est facilité par des guides commodes; et le mouvement de la machine est si doux qu'un enfant peut la faire marcher sans effort. Les familles nombreuses trouveront en elle un bon auxiliaire pour la confection des costumes et des pardessus que nécessite la nouvelle saison. Cette machine fait aussi bien les travaux utiles que ceux de fantaisie; elle brode en soie et en chenille, soutache, etc.

\*\*\*

LAIT ANTÉPHÉLIQUE DE CANDÈS

26, boulevard Saint-Denis.

Depuis trente-six ans que le Lait antéphélique est connu, son succès n'a fait que s'affirmer. C'est aussi bien un remède qu'une eau de toilette; et les personnes dont la peau délicate se couvre facilement de rougeurs, d'efflorescences et de boutons se trouvent fort bien de son usage. Le Lait antéphélique nettoie la peau, la rend lisse et blanche, raffermi le tissu et, par conséquent, dissipe les rides prématurées et celles causées par la souffrance et les veilles prolongées. Comme eau de toilette on le coupe de trois fois autant d'eau, c'est la dose bénigne, comme remède on le coupe de moitié, ou de moins encore. Il faut lire très attentivement, avant de s'en servir, la notice qui enveloppe le flacon. Il enlève les taches de rousseur et agit efficacement nous a-t-on dit, sur la couperose, mais dans ce cas, il faut demander des renseignements spéciaux en écrivant à M. Candès.



Costume en étamine de laine seigle et faille brochée, de mesdemoiselles Vital, 104, rue de Richelieu.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 121 et 123)

Chapeau en paille grise pour fillette de dix ans et plus. — Forme élevée à bord plat, ronde de côté. Une belle plume grise s'élance sur la calotte et se mêle à des coques en ruban de toile d'or et moiré saumon.

Chapeau en paille grenat pour fillette de 8 ans et plus. — Calotte formant cône et passe tombante, enlevée à droite, tendue de velours grenat, avec un bord en lacet d'or et à jour. Des coques en ottoman forment un éventail et une chute qui rejoint le ruban drapé autour de la calotte.

Chapeau en paille manille pour fillette de 12 ans et plus. — Calotte plate et fuyante derrière, avec un bord tendu de velours bleu, très avançant sur le front. Pouf de plumes bleues mêlées de petits trèfles en nacre dominant un groupe de coques en ruban, tapisserie ancienne, dessin de teintes effacées.

Capote en satin blanc couverte de tulle brodé, pour enfant de 18 mois et plus. — Fond en satin couvert de tulle brodé, chiffonné à la vieille, avec un bavolet retroussé et tuyauté. Le devant remonte en pointe pèrissoire et reçoit deux rangs de dentelle. Nœud et brides en ottoman. Plume très légère, d'un blanc laiteux.

Capote en surah bronze doublée de crêpe rose pâle pour enfant de 5 ans et plus. — Fond chiffonné et passe faite d'un plissé tuyauté doublé de crêpe rose pâle. Un bouillonné nuageux remplit le vide formé par la passe retournée. Un chiffonné de surah sur la calotte; un plissé relevé par un nœud dessine un bavolet duquel partent les brides.

Costume en étamine de laine seigle et faille brochée. — Jupe en faille brochée, au bas un tuyauté en étamine.



Tunique en étamine, le milieu du devant remonte en deux plis de chaque côté du plastron en faille; une patte attachée par une boucle maintient ces plis à la taille. Sous cette patte, cousue après le corsage, les plis se divisent et le relevé de la tunique vient se fixer sous la basque du cor-

sage qui forme, derrière, deux coques volumineuses appuyées sur la tunique en faille. Tout cet arrangement tient ensemble et le plastron s'agrafe de côté. A la manche un poignet en faille surmonté d'une draperie nouée.

#### EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4515

*Costume de bal en satin bleu et gaze de soie azur, piquée de grelots mobiles en passementerie or. — Jupe en satin couverte par une grande tunique en gaze, légèrement relevée sous une quille d'azalées rosées, quille qui part d'un chou en velours, à la taille, et descend en s'élargissant dans le bas; aux angles chou en satin; derrière, la tunique descend en plis et reçoit deux lés de satin plissés. — Corsage en gaze avec une draperie en tulle lamé, prise sous des bretelles en velours qui dessinent un V, chou sur l'épaule; une petite draperie en gaze lamée pour manche. — Collier de myosotis. — Dans les cheveux une touffe d'azalées. — Bas de soie rosés, souliers en satin bleu. — Gants de Suède.*

*Costume de dîner en faille française gris perle et velours mousse de ton clair. — Jupe en taffetas, au bas un plissé en faille et au-dessus un large biais en velours; puis, deux volants, en faille, très peu froncés avec un biais de velours pour tête. Petite draperie-tablier relevée des côtés dans deux longs passants en velours; au-delà la draperie se chiffonne et se perd sous les coques de la ceinture. — Corsage à pointe liserée de velours; la partie supérieure est à jour avec une draperie en tulle Malines moucheté et un nœud devant, un autre à la taille; le dos est montant. — Manche ornée d'un bracelet en velours et de deux biais en faille liserés de velours. — Bas de soie gris. — Souliers en satin mousse. — Gants de Suède.*

### CAUSERIE

La grippe. — *Le Chevalier Jean*. — Confusion des genres. — Morts et mariages. — Haltères et fleurets. — Un portrait d'Académicien futur (lauréat de l'Académie en attendant). — *Sursum corda*. — La guerre.



La grippe est le sujet d'actualité par excellence, chères lectrices, en ce temps perfide où un soleil trompeur et une bise piquante alternent, se combattent, s'entremêlent au grand détriment de la végétation trop hâtive et surtout de notre misérable santé humaine. Votre servante l'a prise pour être à la mode, ou plutôt elle s'est laissée prendre par elle d'une façon tenace et fâcheuse. C'était à la sortie du *Chevalier Jean*; aussi ai-je quelque crainte qu'il ne se mêle une sourde rancune au peu de sympathie que m'inspire ce drame lyrique, comme on l'appelle pompeusement.

Certes, il faut s'incliner devant la science musicale de M. Joncières; toute la presse a été unanime à le féliciter d'un succès. Pour qui sait lire entre les lignes, cependant, il est aisé d'interpréter ce que signifient ces expressions de feuilletonistes : musique bien faite, poème bien écrit, soirée très honorable. Les Anglais ont un mot éloquent et intraduisible qui rend bien cette louange tiède et l'effet qu'elle produit : *to damn with faint praise*. C'est en effet une manière de condamnation, car toute la science du monde est impuissante à conjurer l'ennui, et il me semble peu probable que ceux-là même qui n'y ont pas gagné la grippe, se soient amusés au *Chevalier Jean*.

« Pardon ! s'écrieront les connaisseurs, un drame

lyrique n'est pas nécessairement amusant. Qu'il émeuve, c'est assez... »

De l'émotion pure à l'Opéra-Comique? N'est-ce pas encore retomber dans la confusion des genres, perpétuer le fâcheux malentendu qui envoie *Rigoletto* au Grand Opéra, *Les Pattes de Mouche* au Théâtre-Français, *Le plus heureux des trois* au Vaudeville? Il n'est pas si aisé, nous l'avons déjà dit, de déplacer de son cadre une œuvre, voire un artiste. L'étoile de madame Judic qui brillait d'un feu si vif au milieu de la pléiade où figurent les noms de Dupuis, de Baron, de Léonce, etc... s'est éclipsée au Palais-Royal; l'artiste, réputée irrésistible, sortira de ce théâtre sans que les bons faiseurs aient pu fabriquer un rôle à sa taille. Et pourtant la différence n'est pas aussi grande des Variétés au Palais-Royal, que des Italiens à l'Opéra-Comique.

L'auteur de tant d'ouvrages exquis dédiés à la jeunesse, Stahl, qui cache sous ce pseudonyme l'aimable personnalité de l'éditeur Hetzel, a coutume de dire aux collaborateurs de sa Bibliothèque d'éducation et de récréation :

« Prenez garde, ne soyez pas trop tristes, les enfants veulent bien pleurer, mais à une condition, c'est qu'ensuite on les mouche. » Eh bien ! les spectateurs de l'Opéra-Comique sont un peu comme les enfants; ils veulent qu'on essuie à la fin les larmes légères que peut leur arracher une action où le rire est tenu d'éclater çà et là, comme le soleil d'avril à travers la pluie.

La pauvre Van Zandt, aux gazouillements de laquelle un groupe de manifestants grossiers et ennemis de leur plaisir a si brutalement imposé silence ces jours-ci, avait





4515

## Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne 48.

Modes de M<sup>lle</sup> THIRION 47 B. St. Michel. Supes et Courures de M<sup>me</sup> BORDERAU 32 r. du Sentier.  
Lait Antiphlogistique de CANDÈS 26 B. St. Denis. Machines à coudre de H VIGNERON 70. Boul. Sébastopol.  
Chauvours de la M<sup>me</sup> KAHN-POIVRET 61 r. Montorgueil.







parfaitement compris cette nuance lorsqu'à la fin de *Mignon* elle évitait de mourir, se bornant à une défaillance qui suffisait aux âmes sensibles. Si *Carmen* qui est un chef-d'œuvre, a eu tant de peine à s'acclimater, si elle n'a pleinement réussi que grâce à l'enchanteresse Galli-Marié, c'est moins peut-être à cause des détails scabreux du sujet qui effarouchait certaines mères de famille qu'à cause du coup de couteau de la fin. Passe encore pour la fleur vénéneuse dont le parfum empoisonne *Lakmé*, mais du sang ! du sang à l'Opéra-Comique ! Chacun sait que l'échafaud de *Cinq Mars* n'a pu y être toléré...

Dans le *Chevalier Jean*, un page tombe sous le poignard du féroce Golo, pardon, du traître Rudolphe, et Geneviève de Brabant, pardon, la comtesse Hélène est condamnée à mort ! Il est vrai que le bûcher ne s'allume pas, que le jugement de Dieu est en faveur de la belle mademoiselle Calvé à qui l'on ne peut reprocher que des épaules démesurément hautes et de vilains costumes ; n'importe, un pauvre petit bout de ballet repose seul d'une série de scènes très mélancoliques, un peu monotones en outre. Il n'y a qu'un seul exemple de sujet du moyen âge qui ait réussi en musique : le *Comte Ory*. Autrement la croisade produit toujours un effet désastreux. J'ajouterai que je n'aime guère voir un prêtre serrer une femme contre son cœur. *La Favorite* nous a cependant habitués de longue date aux moines amoureux, mais on suppose que le religieux par amour de Donizetti, n'a pas reçu tous les ordres qui le vouent au célibat, tandis qu'aucun doute n'est possible pour le confesseur de la comtesse Hélène.

Après cela nous conviendrons volontiers qu'il y a des morceaux excellents dans cet opéra, que les décors en sont admirables, que les interprètes, des nouveaux-venus pour la plupart, jouent et chantent à merveille ; ceci accordé une fois pour toutes, que M. Carvalho nous ramène aux *Diamants de la Couronne*, à la *Dame Blanche* et au *Domino Noir*.

..

Ce mois de mars marqué en noir sur le calendrier par nos désastres du Tonkin, a été un mois meurtrier même à Paris. Que de morts à enregistrer ! Pour ne parler que de celles des derniers jours, la mort de M. Colmet d'Aage, l'éminent avocat, la mort du prince Orloff, dont les talents et le mérite étaient universellement estimés, et dont la sympathique figure était, on peut le dire, aussi française que russe. L'histoire consacra sa noble carrière, l'héroïque action dans laquelle il perdit cet œil que couvrait depuis un bandeau de taffetas noir ; elle redira son enthousiasme pour les idées libérales, la part qu'il eut au grand œuvre de l'émancipation, l'énergie avec laquelle il demanda la tolérance pour les sectes religieuses et l'abolition des peines corporelles ; sa carrière diplomatique est bien connue : il se fit aimer et honorer partout où elle le conduisit. De fait, il avait à ses côtés le charme, la bienfaisance, la bonté même, sa femme chérie que, jeune fille, on appelait la blanche fée de Fontainebleau, tant elle était adorée dans tout le pays qui entoure Belle-Fontaine. Belle-Fontaine, dont le parc rejoint la forêt, est une ravissante propriété au bord de la Seine, près des Plâtreries. Je vois

la grille s'ouvrir pour livrer passage aux superbes chevaux noirs que le prince conduisait lui-même, tout en causant avec ses fils alors enfants et déjà en deuil de leur mère.

Encore une perte déplorable dans d'autres sphères, celle du grand industriel, du philanthrope protecteur de l'enfance des écoles, ami des ouvriers, M. Ernest Gouin. Plus de deux millions sont tombés de sa main sous forme d'aumônes ; c'est ainsi qu'il s'efforçait de se consoler d'un deuil profond en associant à ses généreuses fondations le souvenir de sa femme aussi charitable que lui. M. Gouin était protestant. Il est remarquable que ce soient les religions représentées dans chaque état par une minorité qui se signalent par le plus d'œuvres. Ainsi les catholiques en pays protestant affirment les vertus du catholicisme d'une façon autrement plus éclatante que sur leur propre terrain. A ce propos pourquoi ne pas signaler l'acte d'un israélite bien connu à Paris, M. C. ? Il est d'un bel exemple.

M. C. a, lui aussi, payé son tribut aux maladies de ce cruel printemps. Une fois rétabli, il remet au jeune médecin qui l'a tiré d'affaire les honoraires d'usage, puis, ajoutant deux billets de cent francs à la somme : « Ceci, Docteur, pour vos malades pauvres ; autant que possible, je désirerais que mon petit cadeau profitât à quelqu'un qui fût atteint du même mal dont vous m'avez guéri. »

Que les chrétiens qui ont le bonheur de pouvoir donner se rappellent cette façon juive de rendre grâce à Dieu.

..

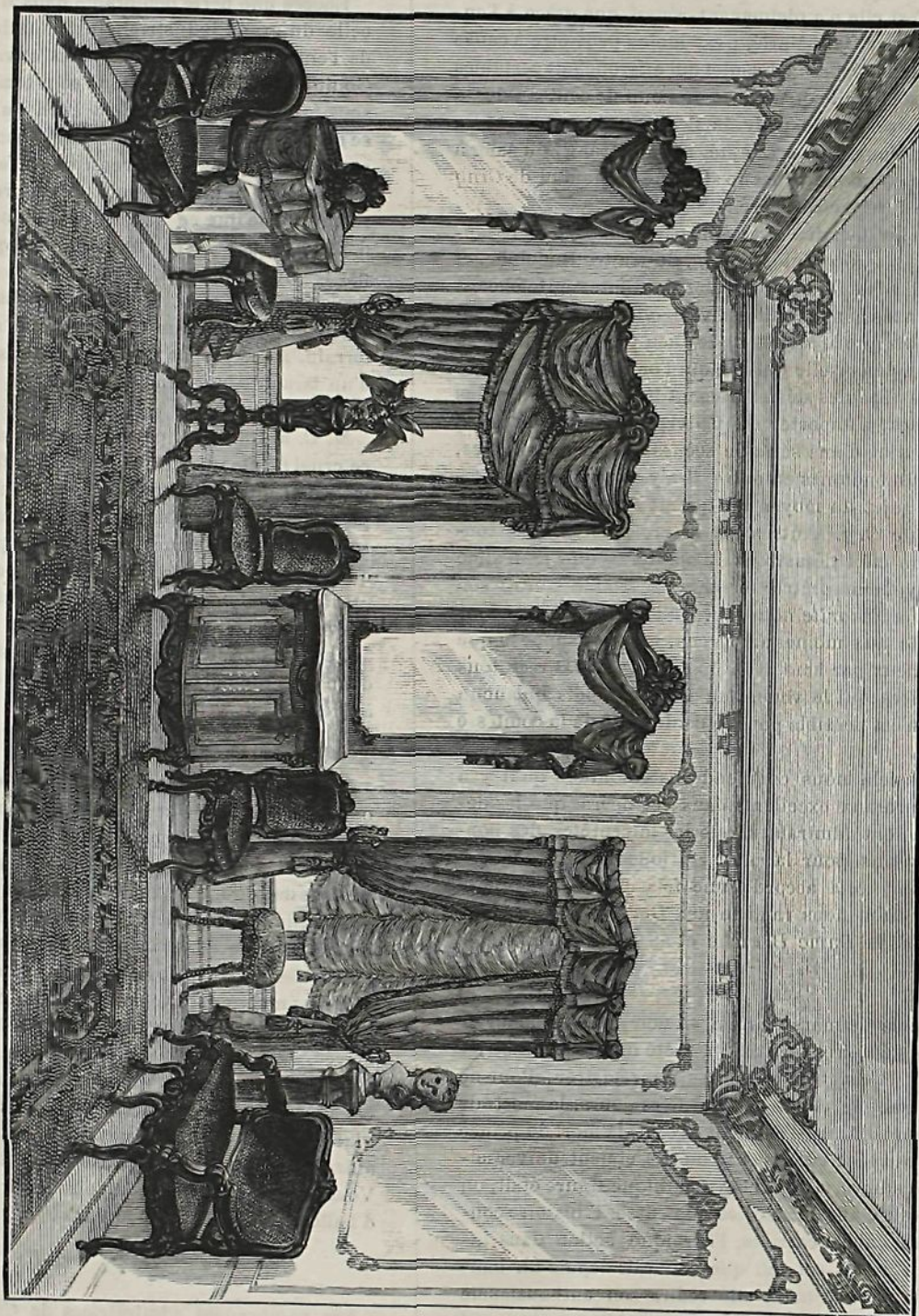
Si l'on parle beaucoup de fluxions de poitrine plus ou moins mortelles, il est aussi question de mariages en grand nombre, mariages décidés dans le recueillement du carême et qui seront célébrés après Pâques. J'en connais deux qui ont été principalement déterminés par des motifs de sport. Déjà, depuis longtemps, on parlait du succès de certaines demi-mondaines qui, quotidiennement se signalent le fleuret à la main dans les salles d'armes ; mais personne ne croyait que ce genre de prestige pût faire naître l'amour dans son acception la plus élevée, l'amour que la religion bénit. Eh bien ! voilà deux beaux mariages que décident d'un côté des grâces supérieures de patineuse déployées cet hiver sur la glace, et de l'autre, des qualités solides d'amazone, affirmées durant toute la saison des chasses à courre. Vous êtes averties, mesdemoiselles, vite, armez-vous d'haltères en guise de bouquets !

..

Les nombreuses admiratrices de *Cruelle Énigme* auront appris avec satisfaction que l'Académie venait d'accorder le prix Vitet, l'un des plus importants dont elle dispose, à M. Paul Bourget. Rien ne manque plus à la consécration d'un talent original, profond, subtil, déjà reconnu par la critique et encensé par le monde. Nous ne croyons pas qu'il s'élève une voix contre le succès de cet enfant gâté des lettres dont le passé si court est bien rempli déjà, et devant lequel s'ouvre le plus bel avenir. Un souvenir plein de sympathie m'est resté de ma première rencontre avec lui. C'était dans le salon hospitalier de la princesse Mathilde. Je revois

(La suite à la page 128)





SALON LOUIS XIV

Exécuté par M. Bessonneau, tapissier, ex-coupeur de la maison Krieger, rue de Charenton, 19-21, Paris.

Ce meuble de salon est en noyer ciré, rehaussé de fine dorure et couvert de peluche vieux rose. Une fenêtre a son rideau relevé à l'italienne, surmonté d'un bandeau drapé, et la seconde a les rideaux droits avec un bandeau régulièrement drapé relevé par des choux. Un store en soie crème bouillonné. Les rideaux et les draperies des fenêtres sont combinés avec deux teintes de peluche : l'une vieux rose assorti aux meu-

bles, l'autre d'un joli vert mousse effacé. M. Bessonneau a un goût personnel qui s'est formé en étudiant dans nos musées, les chefs-d'œuvre que nous ont laissés les artistes incomparables des siècles antérieurs.

Il se met à la disposition de nos abonnées pour organiser, sur plan, tout un appartement; il se rendrait sur les lieux et à ses frais, au besoin.



*Costume en casimir crème et vieille guipure.*—Jupe plissée de plis creux, séparés par six plis couchés; dentelle dépassant le bord. Tunique-princesse ouverte largement sur un plastron en surah bleu et se fermant sous la taille et de biais, par trois boutons; d'autres boutons remontent sur ce côté tandis que l'autre côté reçoit une vieille guipure qui fait revers. La pointe de côté de la tunique est fendue pour recevoir un plissé en vieille guipure; au dessus un nœud bleu. Le poul surah retient les plis du drapé. Revers de la manche en vieille guipure, et col droit assorti.

*Costume marin en serge bleue et galon blanc, pour petit garçon de 3 ans et plus.*—Jupe plissée, avec une grosse dentelle de laine appliquée au bas; elle se monte à un long corsage orné d'un col-revers zébré de galon blanc, ainsi que la chemise. Une dentelle au bord et à la manche ronde. Ceinture en serge bleue coupée de galon, posée sur la couture de réunion du corsage à la jupe; devant, coques tombantes.

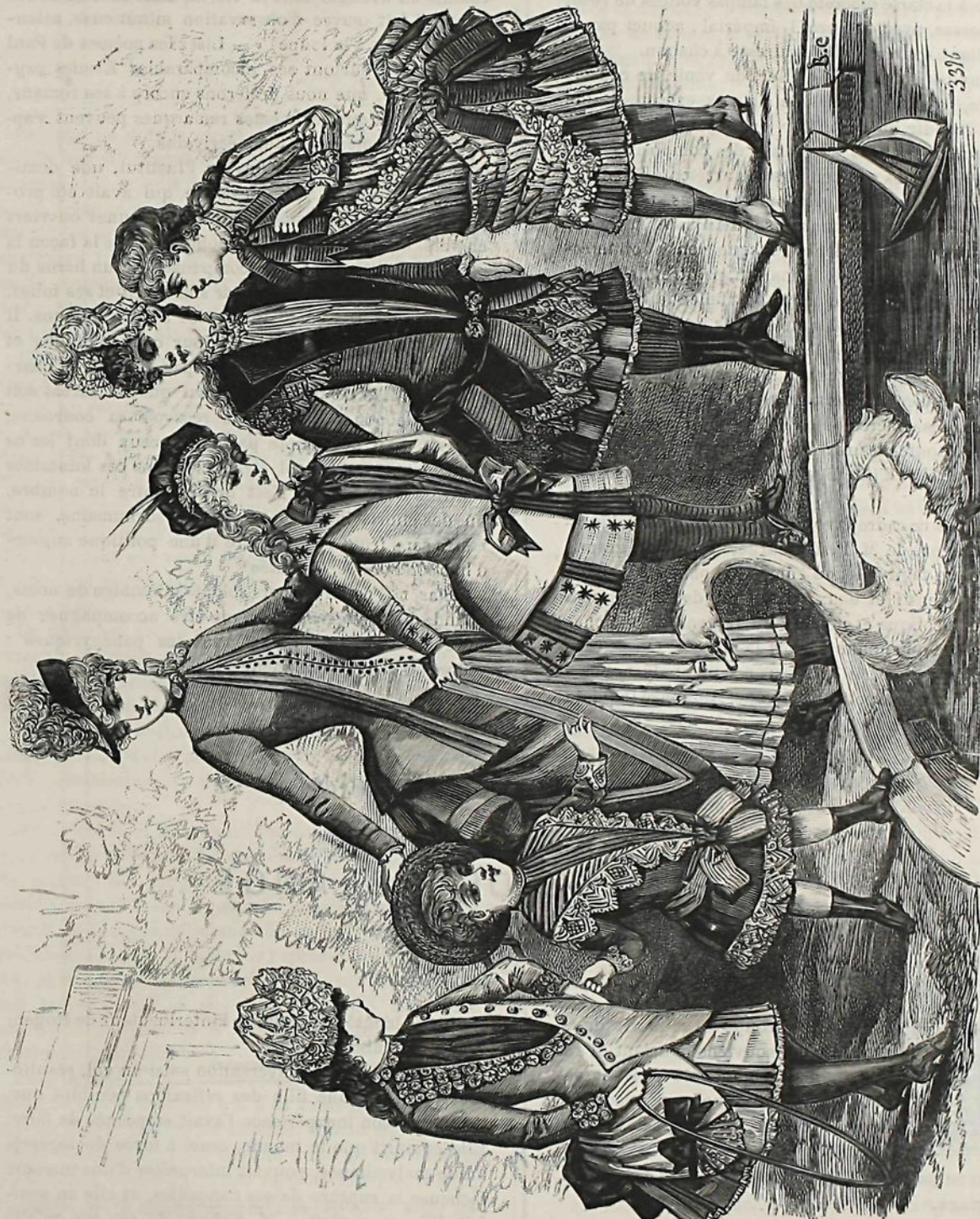
*Costume en bure blanche et bure havane, pour fillette de 14 ans.*—Jupe en bure blanche, plissée verticalement; tunique havane, ouverte devant, et relevée d'un seul côté du pli-cornet. Au contour, un galon or et havane. Veste flottante, devant, sur un gilet à pointe en bure blanche, fermé tout le long

par un double rang de petits boutons dorés. Manche ronde et col droit, le tout orné de galon. Trois plis en surah à chaque bord du devant.

*Costume en serge bleu uni et serge broyée de soie rouge.*—Jupe plissée alternativement, d'un large pli creux en serge et de quatre plis couchés en soie rouge. Cette jupe s'assujettit à une veste en serge, dont l'encolure se rejette en un grand col broché de soie. Chemisette en surah rouge, nœud à la taille et à l'encolure. A la manche, parement broché.

*Costume en ottoman mordu et velours, pour enfant de 10 à 12 ans.*—Jupe en ottoman, plissée de plis creux, avec une belle dentelle de laine mordorée faisant seconde jupe. Dessus se détachent les pattes de la basque du corsage, lequel est en ottoman avec un col en velours mordu et deux longs revers qui encernent une chemisette en ottoman ciel. Ceinture roulée sur la couture qui joint la basque au corsage et fermée par une boucle; une dentelle mordorée à la manche et au col rabattu.

*Costume en linou-sine garni de broderie, pour enfant de 8 ans et plus.*—Jupe en linou-sine dépassée par une broderie; polonaise fermée diagonalement et drapée de côté en poul volumineux; une broderie au contour, une autre en parement. Flots de ruban ottoman à l'encolure et sur le relevé de côté.



COSTUMES D'ENFANTS, DE MESDAMES DELERABLEE, 16, PASSAGE DES PRINCES



cette demeure ouverte à tous les talents, ces deux grandes pièces remplies d'œuvres d'art, de meubles propices à la causerie, donnant sur les vertes profondeurs de la vaste cour vitrée dont on a fait une serre. Autour de la table ronde, un essaim de jolies femmes, parmi lesquelles, la blonde madame Henry Houssaye, la brune madame George Duruy, la séduisante madame de Girardin, et, au centre du groupe, toujours belle et jeune à la clarté discrète des lampes voilées de rose, la Princesse, avec son profil impérial, adouci par le bienveillant sourire qu'elle adresse à chacun.

Les invités sont libres d'aller, de venir, de causer. La serre, avec ses massifs de plantes exotiques, que semble grandir et continuer, en y ajoutant une couleur orientale, la plus décorative des compositions de Giraud, attire les promeneurs qu'arrêtent à chaque pas des tableaux signés de noms célèbres, tantôt posés sur des chevalets, tantôt se détachant sur le velours rouge d'une draperie. Presque rien, et on le regrette, de la maîtresse de la maison, peintre distingué, on le sait, et qui passe dans son atelier la meilleure partie de ses journées, les meilleures heures de sa vie en somme; elle oublie, le pinceau ou le crayon à la main, toutes les épreuves qui, à notre époque surtout, ne sont pas ménagées aux grands. L'artiste console la princesse; les sphères où elle s'est réfugiée sont inaccessibles à toutes les révolutions de ce monde et elle y attire une élite d'intelligence, sans aucun souci de la politique.

C'est dans ce cadre favorable que j'ai entrevu l'intéressante figure de M. Paul Bourget: un air de grande jeunesse, un teint pâle, où l'âme est comme à fleur de peau, l'air pensif et doux, une sorte de *dandysme* à part, mélancolique et nonchalant, le genre de gaucherie agréable que donne parfois la myopie. On se rappelle ce qui a été écrit là-dessus par un analyste perspicace, à propos de cet autre myope, Alphonse Daudet:

« Sa vue basse lui impose la nécessité de vivre en dedans; elle l'a doté de la faculté la plus étrange et la plus précieuse, une sorte de regard intérieur, une intuition de la plus extraordinaire puissance, grâce à laquelle, s'il lui arrive de ne pas voir avec ses yeux les traits de quiconque lui parle, il les devine et devine en même temps la pensée de son interlocuteur. C'est une chose inouïe que cette intensité de vision. Il est comme un aveugle dans la vie, et, dans chacun de ses livres, il fait œuvre d'observation minutieuse, attentive, presque à la loupe! » — Lisez les poèmes de Paul Bourget, et surtout ses incomparables *Études psychologiques*, que nous préférons encore à ses romans, vous jugerez que les mêmes remarques peuvent s'appliquer également aux deux écrivains.

Tandis que nous parlons de l'Institut, une demi-indiscrétion sur le *Sursum corda*, qui avait été proposé cette année comme thème à nos jeunes ouvriers en vers. Celui qui a traité ce noble sujet de la façon la plus digne d'éloge et de récompense, est un héros du Tonkin, ex-viveur, célèbre par son esprit et ses folies, qui, naguère, reprenait du service à quarante ans. Il est à la fois porté à l'ordre du jour comme officier et couronné comme poète. N'est-ce pas glorieux et charmant, et bien Français? Pourvu que le lauréat soit encore debout à l'heure de recevoir sa couronne, pourvu qu'il ne compte pas parmi ceux dont les os blanchiront sur un sol étranger, dans ces lointaines contrées où la valeur s'est brisée contre le nombre, où des efforts individuels, presque surhumains, sont restés sans fruit, par la faute d'une politique aujourd'hui condamnée, exécutée!

Hélas, nos pauvres chers soldats! Combien de noms, quand on les appellera, vont être accompagnés de cette note brève qui vaut tous les panégyriques: « Mort au champ d'honneur! »

T. B.

## LE FIANCÉ DE SOLANGE

(SUITE)



A belle *Rose rouge* ne se marie donc pas? Je me souviens pourtant d'un certain bal auquel elle assistait en qualité de fiancée... chez madame de Cendré, je crois. Vous rappelez-vous, baron?

— On ne paraît pas vouloir donner suite à ce projet de mariage.

— Vraiment?

— D'ailleurs, je n'en sais rien. Tout ce que je puis affirmer, c'est que mademoiselle d'Aulnoy est au-dessus des commérages vulgaires, et doit les mépriser.

Solange passa sans être vue, grâce à la hauteur des arbustes touffus qui ornaient cette partie de la serre. De la place qu'elle choisit près de la porte-fenêtre, elle

distingua bientôt les traits de l'interlocuteur de Roger: c'était M. Auburn.

De ce lambeau de conversation saisi au vol, résultèrent pour la jeune fille des réflexions pénibles que, jusque-là, son inexpérience l'avait empêchée de faire. Elle comprit que le monde, cruel à force de légèreté ou de malveillance, pouvait interpréter d'une manière fâcheuse la rupture de ses fiançailles, et elle en souffrit. Elle en voulait à M. Auburn de son ton qu'elle trouvait insultant, de ce qu'il avait dit et de ce qu'il avait tu. Son « vraiment! » gros de sous-entendus, était particulièrement désagréable.

Roger avait d'ailleurs, d'un accent très sec, remis à sa place l'homme mal élevé qui se permettait de parler ainsi d'une femme, et Solange lui en savait



gré. Mais ce petit incident troublait pour elle la joie de ce beau jour.

La soirée, commencée si gaiement, parut longue à la jeune fille. Il lui tardait de n'avoir plus sous les yeux celui qui lui gâtait son bonheur. La journée du lendemain ne devait pourtant pas l'en débarrasser, car sans qu'il fût besoin pour cela de vives instances, M. Auburn accepta de prendre part à une grande chevauchée organisée par Maggy.

XV

Solange ne dormit guère. L'aveu d'Alan produisait en elle une si brusque transition de pensées et de sentiments, que la nuit ne lui parut pas longue : elle la passa presque entière à se rappeler dans tous leurs détails les souvenirs de la veille, à rêver au passé et à envisager l'avenir. Cet avenir lui paraissait doux et facile, comme il le paraît à toutes les fiancées réellement éprises; et, dans son cœur, Solange se sentait bien la fiancée d'Alan.

Elle se leva avec la ferme intention de tout dire sans tarder à madame de Valfontaine; cette communication lui semblait un devoir impérieux. Mais comme il arrive souvent, tout marcha à l'encontre de son désir. Elle s'attendait à une matinée tranquille, et Maggy, entrée dans sa chambre avant même qu'elle eût fini sa toilette, ne lui laissa pas un moment de liberté. Son babil incessant fatiguait mademoiselle d'Aulnoy, qui eût voulu se recueillir et faire partager à celle qui remplaçait sa mère la joie intime éveillée en son âme.

Le déjeuner sonna sans que la tante et la nièce se fussent trouvées seules un instant. Puis, vint la fameuse promenade, dont la perspective enchantait Maggy, soudain reprise de passion pour le cheval.

Solange eût souhaité s'en dispenser, mais la première parole qu'elle prononça en ce sens souleva une telle protestation, qu'elle se rendit sans combat, le jugeant inutile.

Sir A. Oakvil et M. Auburn étaient naturellement au nombre des cavaliers. Le premier se tint aussi éloigné des jeunes filles que le lui permettait sa courtoisie; le second, au contraire, chevaucha constamment auprès d'elles, importunant Solange de sa conversation, qui éblouissait Maggy. A la fin de l'après-midi, l'appréciation portée la veille par chacune des deux jeunes filles sur le sémillant Anglais était confirmée dans leur esprit; l'une le trouvait aussi charmant que l'autre l'estimait insupportable.

Lady Alveston, qui avait renoncé à l'équitation, et madame de Valfontaine, qui n'en avait jamais essayé, étaient seules restées au château. Quand elle revit sa tante, Solange comprit tout de suite qu'un souci la préoccupait, et elle ne fut pas surprise lorsque, le soir, madame de Valfontaine vint la trouver dans sa chambre.

La tante de Solange était une de ces personnes qui, suivant une expression vulgaire, mais exacte, ne peuvent garder quelque chose sur le cœur. L'idée qui la tourmentait résultait de quelques paroles jetées négligemment dans la conversation par lady Alveston pen-

dant leur tête-à-tête de l'après-midi. Frappée de l'attitude des deux jeunes gens, lorsqu'elle et sa société les rencontrèrent la veille, Lady Margaret, en mère vigilante, donna sans perdre de temps à sa fille l'avertissement dont Maggy fit part à son amie. Puis, bien qu'elle eût la plus entière confiance dans le caractère de Solange, elle pensa qu'il serait peut-être bon de venir en aide au manque de clairvoyance de la tante Pauline. La noble Anglaise avait des sentiments trop élevés et aimait trop sincèrement Solange, pour lui en vouloir de sa conquête — comme le disait le marquis de Dongall, Maggy pouvait choisir parmi de nombreux prétendants; — mais en raison même de l'amitié qu'elle portait à mademoiselle d'Aulnoy, elle s'intéressait à son avenir.

Les quelques mots qu'elle dit à ce sujet portèrent le trouble dans l'esprit paisible de madame de Valfontaine, qui, elle aussi, voulut avertir sans retard sa pupille.

Mais, malgré ses excellentes intentions et ses qualités rares, elle n'avait pas la main d'une mère pour soulever les voiles délicats dont s'enveloppent les sentiments d'une jeune fille. Les premières fois qu'elle avait parlé mariage à Solange, elle s'adressait à une enfant, docile aux inspirations qu'on lui suggérait; aujourd'hui c'était une femme qui se trouvait devant madame Pauline.

Dès les premiers mots, Solange comprit ce qu'elle soupçonnait déjà : l'homme qu'elle aimait de toute la force de son âme était antipathique à sa tante.

Ce sentiment latent, alors qu'Alan Oakvil demeurait un frère, ne craignait plus de se montrer maintenant qu'il devenait un époux possible.

Mais, en saisissant cette nuance, Solange se dit qu'après tout, madame de Valfontaine n'était que sa tante, et que sa mère à elle, la seconde mère d'Alan, l'eût approuvée.

Elle se sentait donc prête pour la résistance, lorsque madame Pauline laissa tomber un mot qui tirait toute son éloquence de la façon dont il était accentué.

« Pourrais-tu oublier qu'il est protestant? »

Solange baissa la tête. L'avait-elle vraiment oublié? Non, pas d'une façon absolue, sans doute; mais dans la joie d'aimer et de se sentir aimée, elle éloignait instinctivement toute pensée troublante ou importune. Puis, en apprenant à bien connaître Alan, elle l'avait jugé si bon chrétien, si supérieur sous ce rapport aux tièdes et aux sceptiques de tous les cultes, que la différence de leurs religions s'était insensiblement effacée pour elle.

Maintenant, on lui rappelait cette barrière, on voulait qu'elle la considérât en face, on s'en faisait une arme contre le bonheur auquel elle tenait déjà plus qu'à la vie... et peut-être avait-on raison.

Cette dernière idée ne se présenta pas nettement à l'esprit de la jeune fille; ce fut un éclair qui la traversa, lui causant une sensation de douleur intense.

Sa voix tremblait un peu quand elle parla :

« Alan protestant?... oui, c'est malheureusement vrai, mais est-ce sa faute? Dieu peut changer son cœur. »

Madame Pauline secoua la tête.

« Il serait téméraire de compter sur une conversion que rien ne fait prévoir. Ton beau-père, dont le carac-



tère n'avait pas l'inflexible fermeté que je devine chez son fils, mourut dans la foi presbytérienne, malgré son ange de femme.

— Mais ma mère fut heureuse !

— Elle va te répondre elle-même, dit avec gravité madame Pauline, dépliant des feuillets jaunis qu'elle avait évidemment apportés dans l'intention de les lire à Solange. »

C'était une lettre écrite par lady Oakvil à madame de Valfontaine quelques mois avant sa mort. Le ton qui y régnait prouvait qu'une tendre intimité unissait les deux sœurs ; on sentait parler le cœur de la pauvre morte.

Dans toute la plénitude de la santé et du bonheur rêvé, elle restait mélancolique, et après avoir raconté ses joies maternelles et rendu justice à l'amour dévoué de son mari, elle laissait échapper cette phrase, soulignée par la voix impitoyable de la lectrice : « Il me semble parfois que mes lèvres ont bu trop avidement à la coupe de la félicité terrestre, qu'elles en ont épuisé la douceur, et que maintenant elles en rencontrent la lie. Est-ce le sort de toute vie humaine ? Peut-être... Toutefois, je pense qu'il atteint particulièrement celles qui sortent de la voie commune, surtout quand leur éducation ne les y préparait point. Si je dois quitter ce monde avant de voir grandir ma fille, mon dernier vœu sera que jamais, quelle que soit sa situation, elle n'épouse un homme dont la religion diffère de la nôtre. »

Madame Pauline pouvait continuer de lire ou de commenter à son aise, Solange ne l'entendait plus. Sa mère avait parlé ; celle à qui elle vouait un culte dans le secret de son âme, la morte adorée qui traversait ses songes, belle de la beauté des saintes, la mère qu'elle aurait voulu revoir une minute, une seule, pour lui parler à genoux, faisait entendre sa voix d'outre-tombe, pour briser à jamais le cœur de la pauvre enfant.

Et pourtant, elle avait raison — maintenant Solange pouvait envisager cette pensée cruelle — elle avait raison, parce que là où manque le bonheur de l'âme, tout autre bonheur est flétri dans son germe.

Solange, très ferme à ses heures comme les personnes ordinairement douces, se trouvait, dix minutes plus tôt, dans une disposition d'esprit telle que nul conseil, s'il fût sorti d'une bouche humaine, n'aurait ébranlé sa résolution d'épouser Alan. Elle se sentait libre de sa destinée, et savait qu'après tout, l'opposition de sa tante ne pouvait être ni sérieuse, ni bien longue.

Mais elle était vaincue. Sa mère, qui prévoyait peut-être l'avenir, en traçant ces lignes, lui semblait se pencher vers elle de là-haut pour lui renouveler un avertissement, lui intimer une défense. Ah ! pourrait-elle goûter une heure de pure joie, avec la pensée qu'elle avait enfreint ce dernier vœu ?

Et le contraste entre l'affectueux projet de l'époux concernant l'union de son fils et de sa belle-fille, et les appréhensions maternelles de l'épouse blessée souvent, sans doute, dans sa conscience délicate, arracha un amer sourire à Solange.

Sa tante, par un dernier mot, combla la mesure, en touchant le sentiment catholique après avoir exalté le sentiment filial.

« Encore mon beau-frère avait-il promis que tous les enfants, s'il en naissait, pratiqueraient la religion de leur mère. Le marquis de Dongall en fut indigné, et je sais de bonne source que jamais son neveu ne ferait cette concession, qu'il considère comme impie. Et tu n'ignores point que l'église ne bénit pas une union mixte dans ces conditions. »

Non, il ne restait plus d'espoir : Dieu ne voulait pas ce mariage... Solange, qui se sentait intérieurement défaillir, releva la tête pour garder du moins le secret de sa faiblesse.

« Ma tante, soyez tranquille ; je n'épouserai jamais Alan... ni un autre.

— Pourquoi cela, chère enfant ? Ta rupture avec M. de Saint-Yon m'affligea, je l'avoue ; j'aimais bien ce jeune homme. Mais peut-être rencontreras-tu un autre fiancé qui te plaira davantage... car tu ne regrettes pas celui-ci, n'est-ce pas ? »

Les meilleures d'entre les femmes sont égoïstes, cruelles même parfois, quand elles aiment et qu'elles souffrent. Absorbée dans la pensée d'Alan, Solange éprouva un mouvement d'impatience en entendant nommer Aimery. Elle ne s'était jamais demandé si lui aussi n'avait pas aimé et souffert.

Au prix de ces efforts surhumains que la dignité féminine s'impose aux heures de crise, elle réussit à paraître calme. Madame Pauline la quitta avec la conviction qu'aucune inclination sérieuse ne l'attirait vers Alan, et que, si le titre de lady Oakvil l'avait un moment tentée, la lettre de celle qui, la dernière, avait porté ce nom, la guérirait certainement de cette ambition.

Lorsque Solange n'entendit plus les pas de sa tante se perdre en s'éloignant dans les profondeurs de la galerie, elle jeta autour d'elle un long regard navré. Cette grande chambre aux murs nus et aux sombres tentures lui paraissait affreusement vide ; le silence l'écrasait ; elle se sentait seule au monde : jamais encore elle n'avait éprouvé cette terrible impression d'isolement, qui l'envahissait.

Qu'étaient ses chagrins de jeune fille auprès de ce qu'elle éprouvait maintenant ? Rien, ou bien peu de chose, puisqu'elle en gardait à peine le souvenir ; et elle sentait, aujourd'hui, que la plaie de son cœur était inguérissable.

Pour elle, comme pour tant d'autres femmes, s'attacher et souffrir devenaient synonymes... Et elle souffrait tant que, craignant de voir faiblir son courage, elle eut hâte d'agir pendant que l'exaltation de son sacrifice la soutenait encore.

Il fallait écrire à Alan pour lui interdire d'espérer.

Solange traça quelques lignes rapides, fiévreuses ; elle ne se sentait pas la force de réfléchir, et différer lui semblait lâche.

Il lui tardait d'être au matin pour que tout se terminât, et qu'il ne fût plus question jamais, jamais, de ce fatal mariage.

Sans doute, Alan retournerait à Oakvil-Abbey, au milieu de ses montagnes neigeuses, au bord de son loch solitaire auquel les bruyères roses et violettes formaient une ceinture poétique et charmante, si souvent dépeinte dans leurs entretiens familiers.

Que deviendrait Solange quand il serait parti et que, le calme se faisant en elle et autour d'elle, la jeune



filles envisagerait froidement sa destinée? Elle n'en savait rien, et peu lui importait, d'ailleurs. Il fallait que son devoir s'accomplît; le reste était entre les mains de Dieu.

Celui qui ne voulut pas épargner le combat à sa créature, parce que *le royaume du ciel souffre violence*, la préserve au moins du désespoir. Quand l'espérance humaine succombe, il en germe une autre dans l'âme chrétienne. Toute la sagesse des philosophes, quelque sublime qu'elle soit, ne vaudra jamais un grain de foi sincère : les cœurs brisés le savent bien.

Solange ne se coucha pas. Assise dans un fauteuil, éclairée par la lueur indécise de sa lampe de nuit, elle tenait les yeux fixés sur le grand crucifix d'ivoire qui s'estompait vaguement dans l'ombre de l'alcôve.

Elle ne pleurait pas, elle ne pouvait prier encore; mais dans l'atonie douloureuse qui l'accablait, son regard puisait des forces qu'il transmettait à son cœur.

Elle s'endormit ainsi. Quand elle s'éveilla, il faisait grand jour. Elle rafraîchit son front brûlant, mit une toilette du matin; puis elle relut ce qu'elle avait écrit la veille au soir, et la pensée lui vint qu'une lettre allait briser le rêve d'Alan, comme une autre lettre lui avait apporté l'adieu d'Aimery.

Ce billet, il fallait le faire parvenir, et quoique cela parût facile dans les termes d'intimité où se trouvaient naturellement les deux jeunes gens, c'était en réalité un point délicat. Leur nouvelle situation respective inspirait à Solange un excès de réserve, un sentiment de gêne inconnus lorsqu'elle ne voyait en Alan que le fils de son père adoptif.

Faire porter son message par un domestique lui répugnait; le remettre ouvertement l'embarrassait; voir Alan en particulier était ce que la jeune fille redoutait par-dessus tout, et elle ne voulait mettre personne dans sa triste confidence : les douleurs morales ont leur pudeur. On ne savait rien autour d'elle. Les quelques mots discrets de lady Alneston avaient éveillé la vigilance de madame de Valfontaine sans lui apprendre ce que la bonne Anglaise ignorait elle-

même; et l'aveu de Solange, refoulé dans son cœur par les premières paroles de sa tante, n'en était pas sorti.

Puisque entre elle et Alan se dressait un invincible obstacle, ne valait-il pas mieux que, pour tout le monde, ils n'eussent jamais cessé d'être un frère et une sœur?

Après mûres réflexions, Solange eut une idée qui lui parut bonne, et qu'elle voulut mettre immédiatement à exécution.

Dans la partie la plus ancienne du château se trouvait une chapelle, où l'on ne célébrait plus la messe que dans des circonstances exceptionnelles, mais où, chaque soir et chaque matin, maîtres et domestiques se réunissaient pour prier, suivant l'antique coutume de la maison. Lorsque Alan se trouvait à Alneston-House sans son oncle, il accompagnait ses amis dans l'oratoire catholique, et, Solange l'avait remarqué, il suivait dans un *Common prayer-book* l'oraison que lady Margaret récitait à haute voix.

Avant que la cloche n'appelât le personnel du château à la chapelle, Solange s'y rendit et glissa sa lettre dans le livre d'Alan, à l'endroit où il devait l'ouvrir.

Puis elle s'agenouilla aussi loin que possible de la place où le baronnet se tenait d'ordinaire, et comme pendant la nuit, sans parole, sans élan, mais avec le sentiment d'une profonde misère intérieure, elle s'abîma devant Dieu.

Son humilité n'était-elle pas une prière?... Sa douleur criait vers le ciel, et peu à peu la résignation descendit dans son âme.

Pourtant, lorsqu'elle entendit qu'on entrait, que l'on prenait ses places habituelles, quand la voix de la mère de famille s'éleva, calme et harmonieuse, pour demander le pain quotidien — don gratuit du Seigneur au riche comme au pauvre — et le secours contre la tentation, Solange se sentit étrangement troublée.

GEORGES DU VALLON.

(La suite au prochain numéro.)

## ÉNIGME

Fillette industrieuse,  
Et maman travailleuse  
Font miracle avec moi,  
Par mon utile emploi.  
A la mode nouvelle,  
L'une, pour être belle,  
M'allonge... encor, toujours;  
M'oblige à cent contours;  
Avec moi, chante et veille  
Et, par moi, fait merveille.

Une mère, en tout temps,  
Surtout pour ses enfants,  
Se sert de moi, sans cesse;  
Met toute son adresse  
A réparer, grondant,  
Un trou fait en courant.  
Mais l'enfance rieuse  
Repart vive et joyeuse,  
Sans souci des accrocs  
Pas plus que d'Atropos.

Explication du Logogriphe contenu dans le numéro du 28 Mars : *Baccalauréat, lauréat et baccarat.*

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4515,  
et le patron découpé d'une Polonaise croisée, figurine page 132.



*Explication du patron  
découpé.*

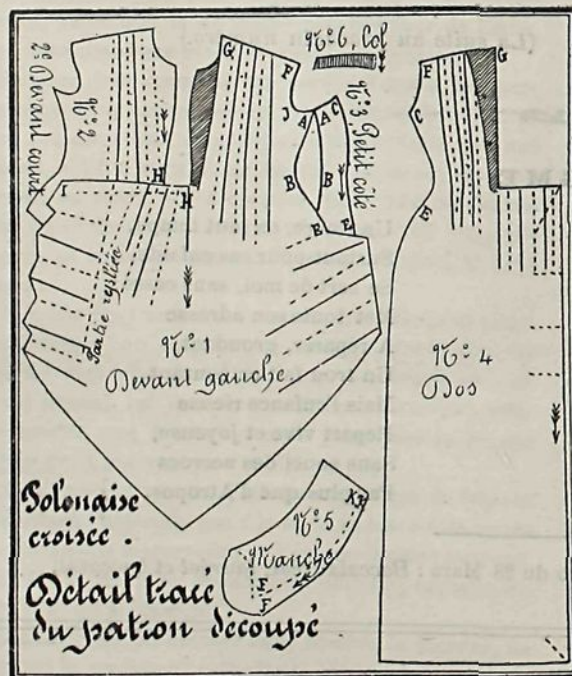
1, Devant, gauche. — 2, Devant, droit. — 3, Petit côté. — 4, Dos. — 5, Manche avec le dessous tracé. — 6, Col droit.

Il faut 6 mètres 50 d'étoffe en 1 mètre 20 de large. Les flèches indiquent le droit fil; les lettres de raccord correspondent aux coches du patron découpé et les traits et lignes pointillées au tracé à la roulette. Sur le patron n° 1, devant, gauche, il faudra, avant de le tailler, lever, en papier, la partie encadrée d'une ligne à la roulette, partie qui se trouve sur le côté, passant sur le devant droit, et l'ajouter pour avoir la largeur nécessaire (voir le détail tracé). Afin de ne pas multiplier les morceaux du patron, nous avons laissé aux deux devants le plastron; il faudra le couper à la ligne pointillée, pour le rapporter ensuite sous un pli. Ce plastron se fait en velours, ainsi que l'ornement du dos, le col montant et le revers de la manche. Préparer le devant gauche et, après avoir posé le plastron, former les plis qui, à la taille, doivent presque poser les uns sur les autres; faire ensuite à la partie droite les trois plis creux qui seront ca-



Costume en étamine et taffetas, devant et trois quarts  
(de dos (patron découpé)).

Modèle de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.



chés sous ceux du corsage, et enfin les plis du relevé de côté; ce côté, qui a été prolongé, s'agrafe à la couture du dessous du bras, en passant sur la basque du devant droit, qu'il doit cacher. La pièce du dos est en velours; de chaque côté former les plis qui se resserrent à la taille. Chaque côté du dos doit avoir, pour la tunique, 1 mètre 40 de largeur; il faudra donc ajouter à chaque patron une bande d'étoffe de 20 centimètres, à moins que l'étoffe ne soit en 60 centimètres; les trois lés donneront l'ampleur voulue. Faire les plis creux de la taille, lesquels sont cachés, puis les deux grands plis marqués sur la hauteur, plis également cachés, et sur lesquels vient se fixer le bas de la tunique, angle pointillé; tout ce relevé bien fixé, on arrangerait les plis qui formeront comme des coques; répéter le même arrangement pour l'autre côté. (Voir les figurines page 132.)